Recherches sociographiques

Jean CIMON, *Mémoires d'un piéton*, Québec, Septentrion, 2007, 176 p.

Madeleine Pastinelli

Volume 49, numéro 3, septembre–décembre 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/019899ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/019899ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pastinelli, M. (2008). Compte rendu de [Jean CIMON, *Mémoires d'un piéton*, Québec, Septentrion, 2007, 176 p.] *Recherches sociographiques*, 49(3), 590–592.
<https://doi.org/10.7202/019899ar>

Toutefois, une des dernières phrases du livre invite à nous laisser nous-mêmes toucher, en évoquant : « les propos désormais immortels de tous ces « aliénés » auxquels, nous rappelle Thomas, nous ne sommes pas si étrangers, desquels nous ne sommes jamais trop éloignés ».

Ellen CORIN

Institut Douglas – Recherche,
Université McGill.
ellen.corin@douglas.mcgill.ca

Jean CIMON, *Mémoires d'un piéton*, Québec, Septentrion, 2007, 176 p.

À l'aube des fêtes qui ont souligné le 400^e anniversaire de Québec, Jean Cimon, sociologue, urbaniste, amoureux de la vieille ville et fervent défenseur d'un aménagement de l'espace favorable aux marcheurs, aux promeneurs et à tous ceux qui privilégient un contact sensible et immédiat avec l'espace urbain, publiait ses *Mémoires d'un piéton*. Dans ce petit ouvrage de trois chapitres, l'auteur enfile les uns après les autres de courts récits, comme autant de fenêtres sur des lieux et des époques, faisant état de ses souvenirs d'enfance dans la Haute-Ville des années 1930, de plusieurs de ses rencontres et amitiés, de ses découvertes de villes européennes et de régions du Québec, de ses travaux dans la capitale mais aussi ailleurs et des projets et luttes auxquels il s'est consacré. C'est la constance de son point de vue de marcheur et de son parti pris pour l'urbanité qui constitue le fil conducteur de cet ensemble de souvenirs et récits qui, autrement, pourraient paraître quelque peu disparates.

On devine combien Jean Cimon est attaché à ce Vieux-Québec qui l'a vu naître et grandir par la subtilité des éléments de la vieille ville qui retiennent son attention et par la finesse des descriptions qu'il livre de certaines scènes urbaines au détour de ces *Mémoires*. Plusieurs des lieux que le lecteur est invité à traverser avec l'auteur sont également habités par différents personnages qui peuplent les souvenirs de Jean Cimon et qui ont, d'une manière ou d'une autre, marqué son histoire. On y voyage ainsi de Québec à Stockholm et Paris en passant par Ottawa, Rimouski et l'Île-aux-Coudres, et on y rencontre, parmi plusieurs autres, Georges Henri-Lévesque, Jacques Gréber, Marcel Rioux, de même que des amis, des compagnons de route et de luttes urbaines de l'auteur et même certains de ses ancêtres – la famille Cimon ayant comporté son lot de notables.

Ceux qui ont connu les lieux, les personnages et les époques que dépeint l'auteur dans les deux premiers chapitres de l'ouvrage liront certainement ceux-ci avec beaucoup de plaisir. C'est pour ma part le troisième et dernier chapitre, dans

lequel l'auteur retrace plusieurs de ses luttes « urbaines », qui m'est apparu le plus intéressant. Après avoir campé son propos en se référant à Marc Boutin, qui définit la lutte urbaine comme la « poursuite d'une valeur (l'urbanité) dans le cadre d'un rapport de force (la lutte) spatialisé » (p. 100), l'auteur souligne que le conflit de valeur et le rapport de force en question peuvent très bien mettre en jeu des espaces situés hors des centres-villes. Plusieurs des « luttes urbaines » dans lesquelles s'est engagé Jean Cimon et dont il fait état dans ce chapitre concernent d'ailleurs de tels espaces. C'est le cas notamment de la lutte qui a permis l'aménagement d'une station de ski au Mont Sainte-Anne dans les années 1960, de celle visant, plus récemment, à empêcher la construction d'un immense stationnement au pied de la chute Montmorency et l'imposition à celle-ci des balafres que sont le téléphérique et le pont suspendu. C'est également le cas des luttes auxquelles a participé l'urbaniste-piéton (et skieur !) pour la création d'un autre centre de ski, également dans les années 1960, cette fois à Biencourt près de Rimouski, ou de celle qui visait à empêcher la démolition du manoir Nairne de la Malbaie. Mais bien sûr, plusieurs des questions spatiales qui ont préoccupé Jean Cimon et l'ont amené à s'engager, tantôt comme citoyen, tantôt comme urbaniste, concernent plutôt le centre-ville. C'est le cas d'abord du plan directeur d'urbanisme de l'Université Laval sur lequel reposait le déménagement de celle-ci depuis le quartier latin vers son emplacement actuel à Ste-Foy et du plus récent projet de développement de la cité universitaire (datant de 1999). C'est le cas également des luttes qui visaient à sauvegarder le Patro de la côte d'Abraham, puis l'Église Saint-Patrick, de même que celles qui visaient à maintenir en fonction les gares des centres-villes de Québec (qui fut fermée pendant une décennie) et de Lévis.

Si l'écriture de Jean Cimon permet de deviner que celui-ci demeure aujourd'hui toujours aussi attaché à cette conception d'un espace urbain dense, valorisant le patrimoine architectural, intégrant celui-ci et favorisant l'usage des transports collectifs, il faut bien souligner que ce n'est certainement pas parce que les luttes dont il fait état auraient largement été victorieuses ! Au contraire, un bon nombre de celles-ci se sont plutôt soldées par des échecs. Les récits que fait Jean Cimon de tous ces rendez-vous à l'occasion desquels il a voulu défendre les « valeurs du centre-ville » et l'esprit piétonnier contre les valeurs de la « banlieue motorisée » (p. 99) et la « prétendue rénovation urbaine [fruit d'une initiative capitaliste néolibérale enveloppée dans la robe séduisante du progrès » (p. 100) permettent de découvrir les acteurs, enjeux et rebondissements de certains épisodes qui ont contribué à modeler, parfois durablement et en profondeur, le paysage urbain de Québec. On peut toutefois regretter que les récits de ces luttes ne soient pas l'occasion pour l'auteur de développer plus longuement la réflexion sur les dynamiques sociales, historiques et politiques qui, sur la longue durée, permettraient d'établir des liens entre celles-ci et de les replacer dans un même schéma d'ensemble. Cela dit,

puisqu'il s'agit de ses mémoires, on ne saurait reprocher à l'auteur de s'en tenir pour l'essentiel à la mise en récit de certaines de ses expériences.

Dans l'ensemble et en ce qui concerne la forme, le propos n'est pas toujours linéaire et contraint à de nombreuses reprises le lecteur à de surprenants détours, les questions abordées se succédant ou se télescopant au gré des envies de l'auteur, qui nous fait couramment passer d'un lieu et d'une époque à l'autre et aborde couramment pêle-mêle des questions tout à fait étrangères les unes aux autres. En revanche, on ne pourra qu'apprécier la constance de ce point de vue « piétonnier » qu'adopte l'auteur et saluer la générosité avec laquelle il livre ici d'intéressants détails concernant plusieurs plans de l'histoire urbaine de Québec.

Madeleine PASTINELLI

Département de sociologie,
Université Laval.
madeleine.pastinelli@soc.ulaval.ca

Mélicia BLAIS et Francis DUPUIS-DÉRI (dirs), *Le mouvement masculiniste au Québec. L'antiféminisme démasqué*, Montréal, Les Éditions du Remue-ménage, 2008, 257 p.

Cet ouvrage collectif présente différentes études sur des aspects du discours et des actions du mouvement masculiniste dans une perspective bien campée, soit celle de la dénonciation de son antiféminisme. Les auteurs partagent l'objectif de mettre en lumière pour le critiquer ce mouvement encore largement méconnu mais pourtant influent. La position exprimée en introduction est on ne peut plus claire : « Le discours alarmiste sur la situation des hommes relève d'un mouvement appelé ici le « masculinisme » [...] qui] est avant tout une forme particulière d'antiféminisme » (p. 13). En précisant que ce mouvement est diversifié et qu'il doit être compris comme un continuum allant du plus modéré au plus radical, les auteurs ont choisi néanmoins de se concentrer sur les manifestations les plus radicales du mouvement dans le but d'en montrer les aspects réactionnaires qui constituent selon eux une menace directe au progrès des femmes et de l'égalité des sexes.

Cette critique généralement bien menée nous amène à découvrir que non seulement les masculinistes sont organisés, écrivent, participent aux débats politiques, et font pression sur les institutions publiques – comme tout mouvement social – mais encore que certains ciblent des organisations de femmes et des féministes en particulier par des manœuvres d'intimidation et de menace. L'intérêt de l'ouvrage réside dans son analyse des présupposés et de la vision du monde de ces tendances radicales du mouvement masculiniste : les violences faites aux femmes seraient